

Deux cents ans de peinture libanaise

Si touchantes qu'elles soient, les tentatives de certains pays du tiers-monde pour faire mousser, aux yeux des Occidentaux, une tradition picturale encore mal établie n'en sont pas moins largement désespérées. Avec le Liban, en revanche, on est d'emblée en terrain sûr, en pleine pâte, comme le montre l'exposition " Deux cents ans de peinture libanaise " organisée par l'Association Liban-Culture, à l'Institut du monde arabe (IMA).

Certes _ et pourquoi pas ? _ la peinture est au Liban un art inspiré par l'Europe, mais il y a vite pris racine, et profondément. D'abord, chez les chrétiens : le premier tableau libanais connu, et qui peut se voir à l'IMA, est le portrait d'un évêque maronite datant de 1787. La peinture a également proliféré chez les autres ethnies, y compris celles réputées les moins ouvertes aux vents d'Ouest, comme les chiïtes et les druzes. Dès 1893, Beyrouth, alors turque, eut sa Faculté des arts et métiers, et son Académie des beaux-arts ouvrit en 1937.

Assez vite, l'école de Beyrouth a attiré des fervents, y compris loin de l'Orient : lorsque, à l'époque de Malraux, l'archéologue Henri Seyrig dirigeait les Musées de France, il avait dans son bureau du Louvre un étonnant naif qui intriguait ses visiteurs : l'auteur en était un coiffeur beyrouthin, Khalil Zogheib, bien représenté à l'exposition de Paris ; cet autodidacte absolu, Douanier Rousseau du Levant, est mort dans la misère en 1975, au moment où s'est déclenchée la guerre. Plus récemment a disparu son émule féminine libano-arménienne Sophie Yéramian (le Monde daté 2-3 février 1983) dont l'exposition de l'IMA, c'est peut-être le seul vrai grief qu'on puisse lui faire, ne comporte aucune oeuvre.

Le conflit, justement, n'a pas manqué d'inspirer les artistes libanais, et on pourrait même souhaiter que la section qui leur est consacrée comprenne plus qu'une douzaine de tableaux. La plupart, cependant, sont frappants, tant par leur utilisation flegmatique, pudique, des thèmes guerriers que par leurs liens avec les différents courants picturaux de ces derniers lustres _ l'un des traits des créateurs libanais étant d'avoir su, malgré blocus et coupures, rester en contact avec les mouvements artistiques mondiaux. Evidemment, il serait peut-être difficile d'exposer aujourd'hui, à Beyrouth-Ouest, Bordel après un bombardement en 1982, de Claire Sounounou. Vu par Seta Manoukian, le Milicien blessé à l'hôpital, en revanche, malgré son allure jean-foutre, ferait sans doute l'unanimité des deux côtés de la "ligne verte".